

10) La nécessité

« *Necessitas* » est une parole dérivée de « *necesse* » qui, semble-t-il, est le composé du préfix négatif « *ne* » et du verbe « *cedere* », qui veut dire « céder, reculer ». La nécessité est donc une réalité ou une situation devant laquelle on ne peut pas reculer, qu'on ne peut pas éviter, qu'on ne peut pas abandonner.

La nécessité est donc la réalité en tant que telle, la réalité de notre condition humaine et terrestre que nous ne pouvons pas fuir, à moins de vivre dans le rêve, dans l'illusion. Dans la mythologie grecque et romaine, la *Ananké*, la *Necessitas*, était la divinité qui personnifiait la destinée, la nécessité inaltérable, la fatalité, donc une dimension de la vie humaine qui a un caractère redoutable, parce qu'on ne peut pas la dominer, la connaître, elle entrave la liberté et menace la vie et la joie des hommes.

Le Christianisme n'enlève rien au drame de la nécessité du réel dans la vie humaine, mais il permet de voir la réalité nécessaire comme expression et volonté d'un Dieu aimant et créateur. La réalité n'est pas l'océan en tempête dans lequel l'homme est jeté comme une barque minuscule, mais l'immense signe de la providence du Père par lequel l'homme entre en contact et en dialogue avec ce même Dieu et Père. La circonstance nécessaire, inévitable, devient le lieu où nous pouvons répondre à la volonté de Dieu, devenir responsables vis-à-vis du Père.

À cet égard, l'attitude de Jésus dans la barque au milieu de la mer en tempête est significative : "Comme Jésus montait dans la barque, ses disciples le suivirent. Et voici que la mer devint tellement agitée que la barque était recouverte par les vagues. Mais lui dormait. Les disciples s'approchèrent et le réveillèrent en disant : « Seigneur, sauve-nous ! Nous sommes perdus. » Mais il leur dit : « Pourquoi êtes-vous si craintifs, hommes de peu de foi ? » Alors, Jésus, debout, menaça les vents et la mer, et il se fit un grand calme. Les gens furent saisis d'étonnement et disaient : « Quel est donc celui-ci, pour que même les vents et la mer lui obéissent ? »" (Mt 8,23-27).

Jésus dort comme un enfant dans les bras de sa maman. Les disciples, par contre, ont peur et crient : ils se sentent à la merci d'un destin de mort qu'ils ne peuvent pas maîtriser. La nécessité de cette circonstance comme réalité devant laquelle ils ne peuvent pas fuir est pour eux comme une torture.

Jésus les rappelle alors à la confiance, à la foi, et Il le fait en montrant qu'Il domine parfaitement cette réalité redoutable et menaçante.

Mais attention : Jésus ne reproche pas à ses disciples de ne pas savoir dominer une mer agitée. Il leur reproche de ne pas croire que Lui peut et sait tout dominer. Les disciples ne croient pas encore qu'Il est Dieu, et que la nécessité n'est pas une réalité en face de Lui, ou en compétition avec Lui, mais une réalité dans ses mains.

Les disciples de Jésus doivent apprendre que c'est le Christ qui désamorce l'emprise de la nécessité sur la vie des hommes. Sans le Christ, la nécessité est

une divinité redoutable. À la lumière du Christ, la nécessité est création, donc expression de l'amour de Dieu, ou, en tout cas, réalité que Dieu peut et sait toujours dominer.

À la lumière de la révélation judéo-chrétienne, la nécessité, au lieu de menacer et écraser l'homme par son caractère inéluctable, devient espace de travail, devient réalité dont l'homme peut faire quelque chose, une réalité avec laquelle l'homme peut interagir pour son bien et celui des autres.

Le Christ nous révèle ainsi que la réalité nécessaire de l'existence n'est pas seulement et premièrement une conséquence et une punition du péché originel. Jésus nous offre et demande de revenir par la foi et par grâce à la relation qu'Adam avait avec la nécessité avant le péché.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, le travail est une vocation de l'homme dès sa création. C'est le travail pénible qui est une conséquence du péché, mais pas le travail en tant que tel.

Nous lisons en effet au deuxième chapitre de la Genèse : « Aucun buisson n'était encore sur la terre, aucune herbe n'avait poussé, parce que le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir, et il n'y avait pas d'homme pour travailler le sol. (...) Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y plaça l'homme qu'il avait modelé. Le Seigneur Dieu fit pousser du sol toute sorte d'arbres à l'aspect attirant et aux fruits savoureux (...). Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin de l'Éden pour qu'il le travaille et le garde. » (Gn 2,5-15)

La dimension du travail de la terre, donc du travail sur la nature que Dieu a créée, est contemporaine à la création de l'homme. Aussi la création de la végétation n'est faite qu'en fonction de l'homme qui peut la travailler et s'en nourrir et l'admirer. Le travail fait partie du projet que Dieu a conçu en créant l'homme. Sans le travail humain, c'est comme si la terre, la nature n'avaient pas de sens. Dieu crée pour que la création soit créative, et elle ne l'est que par le travail de l'homme.

Dans le Christ, alors, c'est comme si la nécessité revenait à son état paradisiaque, au travail d'Adam avant le péché. Il est significatif que la nécessité dont parle ici saint Benoît soit celle du travail des récoltes, qui est sûrement le tout premier travail que Adam ait pu faire, car « le Seigneur Dieu fit pousser du sol toute sorte d'arbres à l'aspect attirant et aux fruits savoureux ». Adam n'avait qu'à cueillir les fruits pour s'en nourrir et nourrir Eve. Le Christ nous permet de revenir à cette nécessité positive, même si maintenant les travaux sont effectivement plus pénibles qu'avant le péché.

Le Christ nous donne alors de nous réconcilier avec la nécessité. Elle n'est pas une divinité ronchonreuse, ni une malédiction, elle n'est pas un contretemps ou un obstacle au dessein de Dieu sur nous, mais plutôt une possibilité de revenir à ce dessein et de le vivre en collaboration avec Dieu. Notre engagement dans la nécessité du réel devient pour nous une œuvre de Dieu, une participation à l'œuvre de Dieu, comme la prière de l'Office, de l'*Opus Dei* que nous accomplissons à l'église.

Ce thème doit être repris, car l'usage du terme « *necessitas* » est assez riche dans la Règle, et il ne concerne pas seulement le domaine du travail manuel. En effet, la véritable « *necessitas loci* », à laquelle nous sommes confrontés chaque instant, est celle du corps, le nôtre et le corps communautaire duquel nous sommes appelés à être des membres vivants. Le travail des mains n'est qu'un élément de la vie de ce corps. Il faut que les mains travaillent en union avec le corps tout entier, autrement cela devient effrayant et absurde comme la main que le roi Balthasar a vu écrire toute seule sur le mur de son palais royal « *Mené, Mené, Teqel et Parsîn* » ... (cf. Dn 5).